

BATAILLE POUR LA FAIBLESSE

PAR JACQUES NANTET



LES ESSAIS XXIX

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1948.*

INTRODUCTION

« Le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre. »

J. J. ROUSSEAU — *L'Emile*.

« L'essentiel c'est d'être ce que nous fit la nature ; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit. »

Id.

J'avais gardé ma liberté, quoiqu'on m'eût habillé de kaki depuis quelque temps déjà. J'avais trouvé un ami. Il me dit tout à coup : « Tu devrais écrire ce qui t'a rendu libre malgré tout (c'était la guerre, bien pire, la guerre totale) et t'a permis de penser tout cela sur notre liberté et notre bonheur. »

Et je pensais bien : J'ai une force.

C'est attendrissant de se sentir très libre. Libre d'être là ou d'être loin de là. Libre de les écouter ou de ne pas les entendre. Libre de les comprendre ou de comprendre qu'ils sont bêtes. Libre de penser comme eux, ou contre eux, ou, pis encore, de penser à autre chose. Moi, je sais bien pourquoi je suis libre, c'est parce que longtemps j'ai été

très bête. Je ne comprenais rien à rien. Morne, jusqu'à quinze ans je n'ai rien vu du monde extérieur. Rien n'entrait. Alors j'ai été obligé d'inventer. Il faut bien avoir quelque chose dans la tête. Et ce que j'ai inventé était de moi, pour moi. Cela a été, c'est mon expérience (on peut penser que la vision d'un aveugle est strictement personnelle). S'ils ne sont pas libres, eux, c'est qu'ils ont trop vite compris. Ah ! ces petits Pic de la Mirandole : Je te saisis tout, je te comprends tout, je t'exprime tout si facilement. Pire encore ! J'admets la nécessité, la logique de tout. Leur logique. Foutus dès l'âge de dix ans, en somme. Moi, il a fallu que je la fasse, ma logique, que je fasse mes idées, et que j'arrive à y voir. Je n'y voyais pas clair, chez moi. Quelques rayons déformés venaient de l'extérieur, étouffés par les coins noirs. Pour éclairer tout cela, moi, je n'avais pas le réverbère municipal, mais la seule pauvre flamme de ma volonté. Alors, ce que j'ai fait est bien à moi, ils ne l'ont pas eu.

Qu'il me rajeunisse le souvenir de ma chambre de garçon de quinze ans ! Petite, simple et assez rustique, je la voyais si peu alors ! J'y vivais si peu. Entièrement entraîné par une furieuse imagination, je ne faisais pas de différence entre avoir des dons et réussir. Ainsi me vient l'envie de racheter des colombes, ces deux colombes de ma chambre d'enfant qui virent mes rêveries. Elles crurent peut-être que je serais un jour un grand homme. Je vois leurs petits cœurs si chauds et

leurs airs tendres dans leur cage. Elles avaient raison de penser de grandes choses de moi, elles qui n'avaient pas l'expérience de notre vie, car c'était logique. J'avais alors du talent, inexprimé et impuissant, incommunicable. Celui que tout le monde a eu. L'immense volonté qui ne fait rien de ce qu'elle pourrait faire, l'immense intelligence qui ne fait que rêver qu'elle pourrait penser. Que ne puis-je racheter deux colombes et retrouver mes quinze ans ! Je craignais alors de rater mon bachot, mais non de rater la restauration du monde. Si les hommes pouvaient racheter des colombes, sentir descendre en eux le nouveau Saint-Esprit et retrouver leurs quinze ans, avec les possibilités de leurs situations arrivées, bien des choses changeraient. Mais on arrive trop tard, il n'est guère de miracle qui fasse tenir et comprendre.

D'ailleurs, cette liberté intérieure, si on a pu la préserver, s'est trouvée bientôt en butte à la fureur extérieure. Comme au diable boiteux soulevant le toit des maisons, chacun apparaît dans sa chambre, limité dans ses sentiments, dans ses idées, dans sa vue même, imprégné d'une atmosphère. Limité non seulement par cette chambre-ci où il est, mais par toutes les chambres, au-dessus ou à côté, qui l'entourent dans la maison. Sorti de sa maison, il est dans sa ville. Des pans de murs l'attendent. Sorti de sa ville, les frontières veillent. A voir d'en haut toutes ces barrières et tous ces murs, on comprend mieux que mêlé à la foule la cassure qu'il y a entre les différents mi-

lieux. On voit là et ici, les centres de cristallisation des sentiments, centres d'attrait physiques, racolages irrésistibles, qui ploient les raisons. On comprend que la position sociale corresponde à quelque chose de réel, presque matériel, forme de l'inextricable, confus, compact, massif emmêlement des idées, des préjugés, des intérêts. Les cadres sociaux, professionnels, nationaux, sont de puissants éléments de déformation, car : « Forcé de combattre la nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen¹. »

Passons rapidement sur l'influence familiale. Le père nous nourrit, il conforte ce corps dans lequel nous sommes. Il l'habille, il l'abrite. Tout ce qu'il fait paraît effectif. Comment penser que cet être tout puissant peut être lié jusque dans la moindre de ses pensées ? On sent bien qu'il a tort quelquefois. Mais une très habile et mauvaise littérature est là pour nous tromper. Toutes ces impressions, elle les explique par le décalage des générations.

L'emprise du métier est notée par Tocqueville, à propos de la spécialisation professionnelle : « Lorsqu'un ouvrier a consumé de cette manière une portion importante de son existence, sa pensée s'est arrêtée pour jamais près de l'objet journalier de ses labeurs ; son corps a contracté certaines habitudes fixes dont il ne lui est plus permis de se départir. En un mot, il n'appartient plus à lui-

1. J. J. Rousseau, *L'Emile*.

même, mais à la profession qu'il a choisie. C'est en vain que les lois et les mœurs ont pris soin de briser autour de cet homme toutes les barrières et de lui ouvrir de tous côtés mille chemins différents vers la fortune ; une théorie industrielle plus puissante que les mœurs et les lois l'a attaché à un métier et souvent à un lien qu'il ne peut quitter. Elle lui a assigné dans la société une certaine place dont il ne peut sortir. Au milieu du mouvement universel, elle l'a rendu immobile¹. » Alain nous apporte aussi quelques réflexions sur la manière de classer les métiers, du point de vue de leur influence. Les professions commerciales développeraient l'obséquiosité, les industrielles la brutalité. Le travail n'est pas la liberté : c'est l'argent qui l'est.

De toutes, la pression nationale est la plus absurde. On sacrifie à la patrie, Moloch moderne, le bonheur des peuples. Sorte de dictature de la sous-préfecture, trop vaste ou trop petite, elle est en équivoque continuelle avec la classe sociale : ne parle-t-on pas même de nations prolétariennes et de nations bourgeoises ? Mais comment oserais-tu avoir raison contre ta patrie ? Quand on te dit que tu es le peuple le plus intelligent de la terre ! Pourquoi chercher ta propre réfraction ? Cède donc à l'orgueil. Oserais-tu penser que ta patrie n'est pas toujours dans le droit chemin, même si ce

1. Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. III, p. 258.

qu'elle ordonne tu ne l'as pas désiré toi-même ? Chaque livre, chaque couverture de livre te prouve que tout ce qui est français est vrai. Chaque journal, chaque titre de journal te prouve que tu as raison, à condition de penser comme ceux qui t'entourent. Chaque radio te démontre que tu es supérieur à condition de croire. Les yeux fermés, les oreilles bouchées, le puissant murmure de leurs convictions monte encore en toi, poussé par leur orgueil et soutenu par le tien.

Voici terminé le premier grand tour de nos obstacles. Ainsi se mêlent les hommes et les choses pour nous enliser. Qui sera assez fort pour résister au plus fort de la mêlée ? Qui ne laissera pas éteindre la petite flamme de son objectivité ? Qui saura la protéger et la laisser devenir cette torche capable de résister au souffle social ? Bienheureux obtus-aveugle qui regarde en lui-même. Bienheureux obtus-sourd qui s'écoute. Bienheureux obtus-muet qui, loin de tous les bruits extérieurs, peut élever la voix, raffermir sa foi, rallumer sa flamme. Lui qui a besoin de ce foyer en lui-même puisqu'il ne peut sortir. Celui-là comprendra ce qu'il est, verra sa liberté. Et quand il aura touché l'essentiel, alors si ses yeux s'ouvrent enfin, si ses oreilles entendent, si sa bouche s'ouvre pour recevoir leurs paroles, il comprendra malgré tout qu'ils ont tous tort car pour lui il n'y a que lui qui ait raison. Cet imbécile qui verra refusera de comprendre. Il refusera ce qu'ils appellent souvent : se donner. Il repoussera leurs fausses images, il brisera leurs cadres. Refer-

mant ses yeux, bouchant ses oreilles, il retournera sur lui-même.

La liberté intérieure, dans ce sens, est entièrement négative. Elle peut être conçue comme un sursaut de la conscience, un mouvement instinctif des parties encore libres pour tenter de sauver le reste. Un sombre pressentiment s'insinue en nous que les abandons seront source de souffrance et de mort. C'est une réaction de vérité aussi qui tend à rétablir les idées et le monde extérieur en redressant toutes les retouches qu'ils subissent à travers les individus, dans l'atmosphère des nations et des groupes sociaux. Cette vérité commune est celle de l'existence même, et en somme, celle de la nature. Le côté humain de la liberté intérieure, le voici : Après avoir été contre ce qui est mauvais, contre le prodigieux amas de fausseté et d'erreur qui recouvre tout, contre cet immense foisonnement dans le monde, contre cette majorité d'injustice, elle est pour ce qui est bon. Elle a été contre les éléments de mort dont nous avons dit qu'ils tuaient la liberté. Mais ils tuaient surtout la nature. Il s'agit maintenant d'y adhérer avec tous ses enseignements. C'est la restitution. La liberté intérieure prend ainsi sa pleine signification. C'est moins l'affirmation d'une liberté, que les marxistes pourraient contester, que la constatation que tel est l'homme. Je dirai plus loin comment il faut s'efforcer de le respecter.

CHAPITRE I

LE BONHEUR HUMAIN

« Voulant former l'homme de la nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage et de le reléguer au fond des bois ; mais enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse pas entraîner ni par les passions ni par les opinions des hommes ; qu'il voie par ses yeux, qu'il sente par son cœur ; qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. »

J. J. ROUSSEAU, *L'Emile*.

Comment saisir la complexe liberté intérieure ? Repoussant leur raison intellectuelle, nous nous servons de cette raison sensitive que J. J. Rousseau accorde aux enfants : « Je suis cependant bien éloigné de penser que les enfants n'aient aucune espèce de raisonnement. Au contraire, je vois qu'ils raisonnent fort bien dans tout ce qu'ils connaissent et qui se rapporte à leur intérêt présent et sensible... » Et ailleurs : « ...la première raison de l'homme est une raison sensitive ; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle : nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds,

nos mains, nos yeux. » Et encore : « De la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées et de jugements qu'on en porte naît une sorte de sensation mixte ou complexe que j'appelle idée. » Mais cette raison sensitive évoluera. Influencée à chaque instant qu'elle est par les nouvelles conditions de la vie, du travail, elle modifiera continuellement les associations les plus solides, les causes qui produisent le plus souvent les mêmes effets, elle ébranlera la raison acquise¹.

Ainsi certaines époques, aux réactions plus nombreuses et plus spécialement inattendues, voient s'accélérer le mouvement dans le perpétuel tournant de l'avenir. L'homme accroché à la réalité, cramponné à la rampe qui y mène, voit les associations les plus réputées culbuter dans le fossé, il découvre la déformation des bases mêmes de la raison et voit les idées rationnelles se dépouiller rapidement de leur réalité et être rejetées de la voie nouvelle.

Une idée n'est une idée que pour l'être devenue, un préjugé n'est un préjugé que pour avoir été une idée. Il y a un instant théorique où l'idée déchue devient le préjugé régnant. Elle passe du trône de la raison à celui de la culture. Pour définir

1. On verra plus loin que je ne veux en rien adopter le matérialisme historique de K. Marx. D'abord parce que je rejette d'une façon générale la possibilité de tirer une leçon de l'histoire. Ensuite parce que si j'admets, dans la formation de l'actualité raisonnable, un élément économique, je ne vois pas de motif valable pour limiter à cette seule influence la création du milieu présent.

l'état d'une idée en décomposition, dont les exhalaisons empestent, idée qui est déjà morte pour l'homme libre, prenons d'abord l'exemple de l'esprit gouvernemental contemporain dans tous les pays du monde.

Il est basé en très grande partie sur le développement et le respect de ce qu'on appelle couramment l'intérêt général. Les hommes de gouvernement, dans la mesure où ils ont l'hypocrisie de leur condition, font profession de n'avoir que ce souci-là. On peut dire, s'ils sont honnêtes, que c'est exact, et s'ils sont malhonnêtes, ils n'auront qu'une préoccupation, leur intérêt propre. Je suis convaincu que quelle que soit leur véritable attitude, ils sont exactement aussi nuisibles. Car j'estime que l'intérêt général, tel qu'il est conçu actuellement et tel qu'il se trouve être, théoriquement parfois, la pierre angulaire de l'esprit gouvernemental, est un anachronisme. Il ne s'agit pas, comme on le répète inlassablement, de restaurer cette notion, mais de la supprimer, au moins dans sa forme présente. J'imagine, avec quelque ironie d'ailleurs, que ce perpétuel propos de restauration marque l'inquiétude qu'on éprouve devant une décrépitude, hélas, de plus en plus évidente, et qu'on soupçonne peut-être secrètement être due plus à la mort du principe qu'à l'insouciance des hommes.

Je dis que l'esprit de gouvernement, le chef de l'État, la politique générale tant intérieure qu'extérieure, ne devraient être que les représen-

tants d'un intérêt général nouveau de la patrie fait de la somme des intérêts privés.

J'estime que la raison actuelle nous impose ces conclusions. En effet, l'idée admise dans tous les pays du monde comme une base extrêmement solide est celle du gouvernement pour le peuple. Il est incontestable à toute philosophie, sociologie moderne, qu'un gouvernement doit agir pour l'intérêt du peuple dont il a mandat. Quelle que soit la forme du gouvernement, qu'il soit aristocratique ou populaire, qu'il soit ou non responsable devant le peuple, élu ou imposé, s'il n'est pas par le peuple, il sera cependant pour lui. Il ne sera pas, on ne pourrait pas dire qu'il est pour l'intérêt de tel monarque, de telle classe de la société, de telle puissance, de tel consortium, de telle industrie par exemple; mais simplement qu'il est pour le peuple, à l'exclusion du reste. Par le fait qu'on ne puisse prendre comme base d'action l'intérêt de tel groupe donné de la nation, par exemple des coloniaux de telle colonie, à l'exclusion d'un autre groupe, on est obligé d'envisager la somme des intérêts, des égoïsmes de chacun.

Si on gouverne pour le peuple, on doit chercher à créer pour tous, et pour chacun, le maximum d'intérêt et chercher à satisfaire au plus haut point possible l'égoïsme de chaque citoyen. Et cela quelles que soient les notions qu'on en puisse avoir. Or quel est donc ce fameux intérêt général dont se réclament constamment les hommes d'État ? Correspon-d-il aux intérêts particuliers, à la somme

des intérêts privés ? Pas du tout. On développe un tout autre esprit, qui trouve son application dans une politique très différente de celle que nécessiterait réellement la somme des intérêts privés. C'est une politique de prestige nationaliste. Et quelle est la raison de la subsistance dans un esprit de gouvernement, soi-disant appliqué à l'intérêt du peuple, d'une notion qui ne correspond en rien à celui-ci ? Cette erreur vient du maintien dans le langage d'une idée devenue préjugé.

L'intérêt général, tel qu'il est encore conçu aujourd'hui, correspondait à une idée au temps où l'on pouvait admettre que les gouvernements gouvernaient pour eux-mêmes, pour leur fortune et leur prestige, et que chaque nation était, en quelque sorte, la propriété de chaque gouvernement ; au temps où la propriété de l'État par le monarque était normale, où il était logique donc que le monarque pût jouir de cet avantage, chercher à l'augmenter pour son bien propre, le ruiner pour son prestige ou son panache, en somme en user et abuser comme tout propriétaire. Dans ce temps-là, en effet, il était naturel que l'intérêt général (contrairement à ce que dit Spencer), c'est-à-dire l'intérêt du gouvernant, ne correspondît pas à l'intérêt privé. Nous montrerons ultérieurement le mal affreux que font ces idées déchuées qui blessent les hommes.

Hegel a dit qu'une chose n'est ce qu'elle est que parce qu'elle l'est devenue, et c'est ce qui donne à la fois à l'histoire son intérêt théorique

et son inutilité pratique. Son intérêt théorique, parce qu'elle devrait nous permettre, à travers les mille et un faits et expériences de l'histoire, d'étudier l'évolution de la logique passée. De voir que tel fait, sa connection avec tel autre, a provoqué telle idée, et ensuite comment cette idée, privée petit à petit de soutien, est devenue un préjugé. Ainsi on verrait en un lent mouvement monter puis descendre, puis remonter quelquefois à la surface, à l'air libre de la raison, une série de concepts tour à tour raisonnables et illogiques. L'histoire ne justifiera pas le présent ; elle ne pourrait nous donner que la connaissance du préjugé d'aujourd'hui. D'elle on ne pourra rien tirer d'utile : on pourra constater l'inutile.

De cette impratique histoire on n'arrachera ni la logique actuelle, ni aucune explication des faits contemporains. Il n'y a pas un secret de notre vie, pas un remède à tous nos maux que nous puissions chercher dans l'histoire. On n'aura pas d'elle l'actualité car les faits s'y passent dans un autre climat et les idées d'hier ne sont pas celles d'aujourd'hui. Le matérialisme, s'appuyant sur l'histoire, est forcément passéiste. Ce n'est pas cette science théorique de l'individu dont nous avons besoin, avec les idées sociales et politiques qui lui sont imposées et le nom des grandes batailles auxquelles ont participé ses aïeux. Comme dit Rousseau : « Il est tout entier à chaque heure et à chaque chose. La forme constante serait celle-là ; dans chaque situation, je ne m'occuperai d'aucun

autre et je prendrai chaque jour en lui-même comme indépendant de la veille et du lendemain. »

Parfois on croira retrouver dans le cours de l'histoire certaines analogies dont on pourrait espérer tirer une loi. Mais ces faits sont les plus trompeurs de tous, car s'ils ont la ressemblance en quelque sorte physique, c'est que leurs différences morales sont plus profondes. S'ils font partie de deux ou trois assemblages de faits semblables, on voudra ignorer le milliard de dissemblances qui composent l'atmosphère de leur temps.

C'est cette différence qui multiplie dans l'histoire l'illusion de l'arbitraire. Combien de fois n'a-t-on pas accusé les régimes passés d'en subir le règne? Combien de manifestations, combien de décisions nous semblent étranges et la conséquence de caprices! Ainsi au lecteur superficiel l'histoire paraît mystérieuse, pleine de chausse-trapes et de surprises, révoltante de légèreté! Les abus semblent partout et continuellement répétés sous des formes diverses. C'est que la plupart d'entre nous sommes incapables de nous abstraire, de saisir l'atmosphère qui régnait alors et de voir le lien mystérieux à la couleur du temps qui justifie les abus, rabat les caprices et diminue l'importance du domaine de l'arbitraire.

L'histoire contemporaine se montrera aussi impraticable dans la prévision des temps futurs que l'histoire du passé s'est montrée incapable de nous aider dans le temps présent. En effet, de toutes nos idées que restera-t-il demain? L'évolution de



nrf